

C'est dans la poche

Le mensuel des petites collections qui n'ont pas peur des grandes

N° 7 - Avril 2011

Dossier : classiques revisités Balzac, Baudelaire, Dostoïevski, Flaubert, Gautier, Rilke, Shakespeare, Zola



Alain Blotière

David Boratav

William Boyd

Hernán Casciari

Jacques Chessex

Rachel Cusk

Maxence Ferminé

Jens Christian Grøndahl

Hugo Hamilton

Hervé Hamon

Laurent Mauvignier

Haruki Murakami

Olivier Rolin

Françoise Sagan

Luis Sepúlveda

Anne Wiazemsky

Poche, numérique, édition quand même



Et si le numérique était l'avenir du poche ? De nombreuses voix s'élèvent, à juste titre, contre les prix imposés par des réédition électronique en fonction du coût de l'édition originale, sans l'aligner sur celui de la réédition au format de poche. Alors que tout le monde – en particulier les lecteurs, qui sont aussi les acheteurs – s'accorderait sur une barre placée moins haut, du côté des petits prix...

Il semble que ce discours raisonnable commence à être entendu même chez les partisans du livre électronique cher. Nous trouverions donc assez naturel qu'une réédition en poche s'accompagne de son équivalent, côté tarif, sous la forme de fichier à emporter sur sa liseuse.

Certes, nous n'en sommes pas encore là.

En attendant, *C'est dans la poche* continuera à se concentrer sur les livres papier, avec dans ce numéro un coup de projecteur sur quelques nouveautés d'une collection dont la vocation est de publier des ouvrages d'auteurs classiques. Deux séries de GF Flammarion montrent comment l'éditeur, quoi qu'en disent ceux qui croient pouvoir s'en passer grâce au miracle de la diffusion mondiale à laquelle on accède en créant simplement un blog, joue un rôle essentiel dans l'existence des livres.

Le travail des universitaires spécialistes d'une œuvre reste en effet essentiel pour expliquer celle-ci. L'improvisation n'a pas sa place ici. Il y faut des années de fréquentation en profondeur d'un écrivain, ou d'une époque littéraire. Au terme de ces années, il devient possible de fournir des éclaircissements sur les points obscurs d'un texte dont les références sont éloignées dans le temps, de concevoir des dossiers explicatifs, voire de rassembler des articles et des chroniques qui n'étaient pas conçus, au point de départ, pour devenir des livres.

Autre axe éditorial, toujours dans la même collection : demander à des écrivains contemporains quel est leur regard sur des classiques. Et rafraîchir ainsi, dans une approche moins austère, notre (re)découverte de Flaubert ou de Dostoïevski. Entre autres...



Pierre Maury

Sommaire

Dossier : classiques revisités

Baudelaire, Gautier, Zola écrivaient
aussi dans les journaux 3

Écrivains d'aujourd'hui, classiques
de toujours : Éric Chevillard,
Christian Garcin, Jean-Philippe
Toussaint, Arnaud Cathrine et
Antoine Volodine à propos de
Flaubert, Balzac, Dostoïevski, Rilke
et Shakespeare 4

Fiction française

Laurent Mauvignier, *Des hommes* 6

Jacques Chessex, *Le dernier crâne
de M. de Sade* 7

Olivier Rolin, *Bakou, derniers jours* 8

Anne Wiazemsky, *Mon enfant de
Berlin* 9

Hervé Hamon, *Paquebot* 10

Françoise Sagan, *Un peu de soleil
dans l'eau froide* ; Alain Blottière,
Le tombeau de Tommy 11

David Boratav, *Murmures à
Beyoğlu* ; Maxence Ferminé, *Les
carnets de guerre de Victorien Mars* 12

Fiction étrangère

Luis Sepúlveda, *L'ombre de ce que
nous avons été* 13

Hugo Hamilton, *Comme personne* 14

William Boyd, *Orages ordinaires* 15

Haruki Murakami, *Autoportrait de
l'auteur en coureur de fond* ; Hernán
Casciari, *Un peu de respect, j'suis ta
mère !* 16

Rachel Cusk, *Les variations
Bradshaw* ; Jens Christian Grøndahl,
Les mains rouges 17

C'est dans la poche, n° 7, avril 2011

Editeur responsable : Bibliothèque malgache, Lot V A 35, Ambohitantely-Andohalo,
Antananarivo 101 (Madagascar), email : danslapoche@bibliothequemalgache.com

Rédaction : Pierre Maury

Tous les articles non signés sont de la rédaction.

Site Internet : <https://sites.google.com/site/mensuelpoches/>

Baudelaire, Gautier, Zola écrivaient aussi dans les journaux

Les écrivains et la presse, l'alliance est à la fois naturelle et (un peu) contre nature. On sait bien qu'un livre s'écrit, en principe, plutôt lentement, tandis qu'un journal ou même une revue suscitent des contributions rédigées dans l'urgence. Comme toute généralisation, celle-ci devrait être nuancée. Toujours est-il que les écrivains et le journalisme, c'est un peu l'eau et le feu. Le mariage est parfois très réussi, comme pour les trois auteurs de cette nouvelle série.

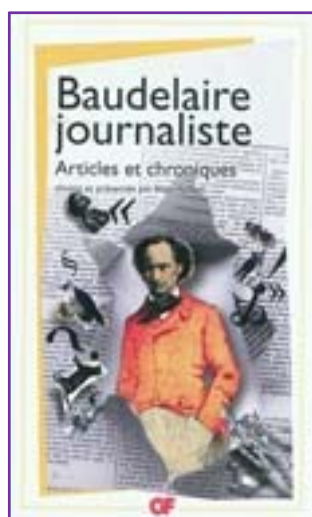
Zola, d'accord, on connaît. Plus exactement, on connaît son célèbre *J'accuse*, un des rares articles aussi importants que ses livres. On le trouve bien sûr ici, en fin de volume, dans un ensemble consacré à l'affaire Dreyfus. Ce n'est pas la seule intervention de Zola sur le terrain de l'actualité. Actualité littéraire, notamment : en 1866, Zola lit *Les travailleurs de la mer*, dont il rend compte dans les colonnes de *L'Événement*. Avec enthousiasme ; « *L'histoire est simple et navrante. Je viens de la lire d'une haleine, il est minuit, et je ne quitte le livre que pour prendre la plume. Tout mon être est violemment secoué par la lecture de*

ces pages étranges et fortes, j'entends mieux les sanglots et les rires de mon cœur, dans le silence profond où je suis. »

Baudelaire aussi parle de Victor Hugo, moins proche de lui que ne l'est Zola. *Les Misérables* révèlent à ses yeux « *ce qu'il peut y avoir de tricherie volontaire ou d'inconsciente partialité dans la manière dont, aux yeux de la stricte philosophie, les termes du problème sont posés* ».

Un mot de Gautier, dont la réputation est en deçà de celle des deux autres, mais qui fut un collaborateur ardent de plusieurs gazettes. Un mot à propos de Hugo ? En 1837, celui-ci fait un procès à la Comédie-Française pour l'obliger à reprendre *Hernani*. Gautier trouve « *curieux que Victor Hugo, le plus grand poète de France, soit obligé de se faire jouer par autorité de justice* ». Et se réjouit « *à l'idée de voir enfin au Théâtre-Français autre chose que des comédies sans couplets fabriquées par des vaudevillistes à la retraite.* »

Une excellente initiative, à suivre...



Baudelaire journaliste
Articles et chroniques
choisis et présentés
par Alain Vaillant
GF Flammarion, n° 1278
383 pages, 8,90 €



Gautier journaliste
Articles et chroniques
choisis et présentés
par Patrick Berthier
GF Flammarion, n° 1279
445 pages, 8,90 €



Zola journaliste
Articles et chroniques
choisis et présentés
par Adeline Wrona
GF Flammarion, n°1280
388 pages, 8,90 €

Écrivains d'aujourd'hui, classiques de toujours

Revenir parfois aux classiques. Respirer sur un rythme plus lent en renonçant, provisoirement, à la succession effrénée de nouveautés qui se repoussent les unes les autres, si bien qu'on a à peine le temps de les voir passer. Rire et réfléchir avec Flaubert, retrouver les amants de Vérone avec Shakespeare, aller à l'essentiel de la création littéraire avec Rilke, donner un coup de hache avec Dostoïevski, revivre avec Balzac...

Cinq nouveaux titres de la collection GF Flammarion, lointain dérivé des Classiques Garnier jaunes

(on en voit un dans *Nous Princesse de Clèves*, le film récent de Régis Sauder), nous y invitent. Avec l'aide d'écrivains contemporains qui aiment ces textes et le disent chacun à travers quelques pages d'entretien pour ouvrir les volumes.

Reposons-nous sur eux pour leurs réponses à une question, parmi d'autres :

« Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ? »

Éric Chevillard, à propos de *Bouvard et Pécuchet* :

Je taillerais ma barbe en pointe puis je lui dirais, mon garçon, éteins ton portable, débranche ta console, injecte-toi ce puissant vaccin contre l'esprit

grégaire et la crédulité, arme-toi une bonne fois pour toutes contre la bêtise, médite cette belle leçon d'ironie critique, fais-en profit – et amuse-toi !



Gustave Flaubert
Bouvard et Pécuchet
Présentation par
Stéphanie Dord-Crouslé
GF Flammarion, n° 1464
504 pages, 4,30 €

tout rentre dans l'ordre.

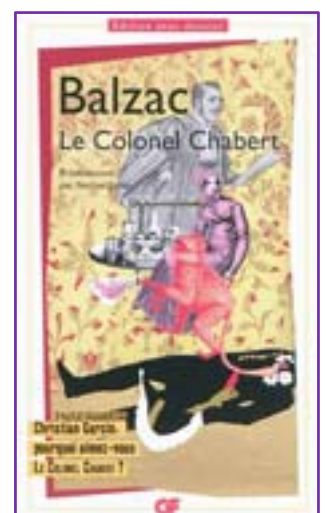
Je lui dirais aussi que ce livre traite bien entendu d'un personnage du passé, mais qu'il s'agit d'un destin étonnamment contemporain, susceptible de parler à quiconque s'intéresse aux problèmes du monde actuel. Il n'est pas nécessaire de connaître sur le bout des doigts la société française de l'époque où Balzac situe son intrigue – même s'il vaut mieux être un peu au fait pour comprendre le décalage existentiel de Chabert, qui ne vit que dans la nostalgie de Napoléon et se trouve projeté dans le monde radicalement différent de la Restauration, ou pour éclaircir certains enjeux, comme celui de la pairie pour le comte Ferraud. Mais surtout, le destin de Chabert renvoie de manière très précise à la situation dramatique que vivent certaines personnes dans notre société française contemporaine. [...]

Christian Garcin, à propos du *Colonel Chabert* :

Je lui dirais tout d'abord qu'il ne faut pas se laisser impressionner par les trois premières pages un peu ardues à saisir dans le détail – d'ailleurs il faut passer entre les détails et toutes les références juridiques qui encombrant la lecture, car ensuite,

Honoré de Balzac
Le colonel Chabert

Présentation par
Nadine Satiai
GF Flammarion, n° 1465
207 pages, 2,30 €



Jean-Philippe Toussaint, à propos de *Crime et châtiement* :

« Pas de comparaison profane surtout », dit le bon père Ambroise du *Molloy* de Beckett. Mais, moi, la comparaison qui me vient à l'esprit, c'est *Columbo* (non pas que Porphyre évoque Peter Falk – quoique, on pourrait voir des points communs entre Porphyre et Columbo : même bonhomie paternelle, stratégie permanente du retardement, sens aigu de la digression). Non, cela touche à la structure même du récit. *Crime et châtiement*, comme la plupart des épisodes de *Columbo*, est ainsi construit que le lecteur sait d'emblée qui a commis le meurtre. Comme l'enquêteur le devine également et que l'assassin ne perçoit plus le monde qu'en fonction de son crime, tout le jeu vient de ce que rien n'est dit, que tout reste allusif, seulement évoqué, et plane comme une menace permanente au-dessus des personnages (et on sait, c'est un principe du jeu d'échecs, que la menace est toujours plus forte que l'exécution).

Mais, au-delà du jeu, il y a une vraie angoisse qui naît dans l'esprit du lecteur. Cette angoisse est littéralement insupportable dans *Crime et châtiement*, où l'on finit par brûler de dire, d'avouer, pour faire cesser les tourments de la menace et de l'attente vaine.

Cette angoisse, pourtant – réelle, brûlante, une vraie torture – n'est pas sans s'accompagner d'une certaine jouissance (on le voit bien dans *Columbo*, quand le lieutenant fait bouillir le suspect à petit feu, à notre plus grand plaisir).



Fedor Mikhaïlovitch
Dostoïevski
Crime et châtiement
Traduction
et présentation
par Pierre Pascal
GF Flammarion, n°1466
720 pages, 7,90 €

Arnaud Cathrine, à propos de *Lettres à un jeune poète* :

Je laisserais la parole à Rilke lorsqu'il dit au jeune poète : « soyez attentif, en tout cas, à ce qui se lève en vous, et mettez-le au-dessus de tout ce que vous remarquez autour de vous ».

Rainer Maria Rilke
Lettres à un jeune poète
Présentation et traduction
par Claude Porcell
GF Flammarion, n° 1467
165 pages, 3,80 €



Antoine Volodine, à propos de *Roméo et Juliette* :

L'hostilité entre deux riches familles de Vérone est un élément facilement compréhensible, mais on peut transposer. Les adolescents d'aujourd'hui savent que la haine est encore là, haine de l'autre, haine de l'étranger, haine de l'immigré sans-papiers, haine raciste. Ils le sentent et ils l'entendent autour d'eux en permanence. Et beaucoup plus que les adultes, eux, adolescents, possèdent assez d'énergie et de générosité pour briser, comme le font Roméo et Juliette, les obstacles idiots que la société dresse continuellement entre les êtres. D'instinct, les adolescents se révoltent contre la parole mesquine et les crimes institutionnalisés des adultes. Je leur parlerais de ces barrières à renverser plutôt que de l'amour et de sa splendeur romantique, qu'ils sont tout à fait capables de découvrir et décrypter par eux-mêmes, avec ou sans mes commentaires.

William Shakespeare
Roméo et Juliette
Traduction par
Pierre Jean Jouve
et Georges Pitoëff
Présentation par
Harley Granville-Barker
GF Flammarion, n° 1468
210 pages, 2,40 €



Des hommes et de leurs blessures

Laurent Mauvignier fait appel à Jean Genet, en épigraphe de son nouveau roman, pour poser la question à laquelle *Des hommes* tentera de répondre : « *Et ta blessure, où est-elle ?* » Car il faut bien qu'il y ait une blessure quelque part pour qu'un simple cadeau d'anniversaire ait pareilles conséquences. Pour que, tout de suite, on devine que quelque chose d'anormal se produit lorsque Feu-de-Bois, un surnom qui s'est substitué au prénom de Bernard, entre dans la salle où sa sœur Solange fête ses soixante ans et son départ à la retraite.

Dans les douze premières pages, de l'arrivée de Bernard jusqu'au moment où Solange ouvre la petite boîte où se trouve le cadeau, Laurent Mauvignier travaille caméra à l'épaule. Avec les ressources de l'écriture en plus. L'image ne suffirait pas pour dire : « *Aujourd'hui, on dira qu'il ne sentait pas trop mauvais.* » Il a soixante-trois ans, « *il n'a pas toujours été ce type qui vit aux crochets des autres* », c'est donc qu'il a un passé et que son passé ne ressemble pas à son présent. Il n'empêche : il fait tache. Sinon, pourquoi le remarquerait-on à ce point ? Et pourquoi un tel malaise quand Solange découvre la « *grande broche en or nacré* » que lui offre son frère ?

Le lecteur ressent le malaise. Bernard, encore bien plus. Surtout quand Solange, qui a épinglé la broche à la place de celle qu'elle portait, l'a enlevée : « *et j'ai vu comment Solange a hésité en relevant les mains vers la broche, puis en se décidant franchement à la retirer, prétextant quoi, je ne sais pas, rien, peut-être rien, elle ne va pas avec ce pull, elle est trop belle, oui, trop belle pour ce pull, tu es fou, Bernard, de l'or, et puis quoi, avec quel argent.* »

Puis les conséquences du malaise, le brusque emportement contre Chefraoui, l'Arabe du village – le *bougnoule*, dit Bernard, qui n'en a pas fini avec sa colère, qui va se rendre chez Chefraoui, effrayer sa femme et ses enfants, provoquer un peu d'agitation chez le maire et les gendarmes, peu habitués à pareil comportement, pourtant prévisible, disent certains, de la part d'un homme si sauvage...

« *Et ta blessure, où est-elle ?* » Bien plus loin. Elle a été ouverte quarante ans plus tôt, ne s'est jamais

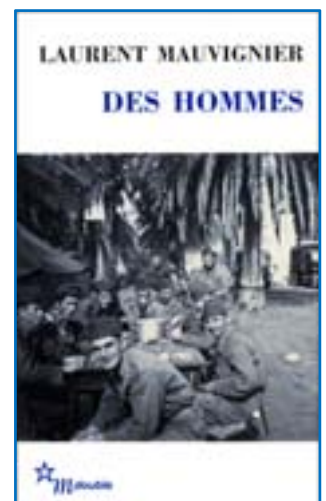
refermée. En 1960, la France faisait une guerre qui ne disait pas son nom. Des jeunes appelés traversaient la Méditerranée, posaient le pied en Algérie et découvraient la peur en même temps que la violence. Violence d'ailleurs exacerbée par la peur, répression sans aucune limite, représailles de même, dans des combats où il valait mieux ne pas réfléchir si l'on voulait en sortir sans devenir aussi enragé qu'un animal.

Bernard a-t-il gardé sur la peau l'odeur des villages incendiés, jusqu'à la reproduire dans sa vie récente et mériter son sobriquet, Feu-de-Bois ? N'a-t-il jamais pardonné à sa mère d'avoir retiré tout le bénéfice de son travail avant la majorité ? A-t-il toujours conservé des doutes sur les relations entre Mireille, rencontrée à Oran puis devenue sa femme, et Rabut, le cousin avec qui il s'est battu à la sortie d'un dancing ?

Rabut, porteur, dans les premières pages, de la caméra (aussi imaginaire que subjective) dont nous parlions plus haut, et qui ne comprend pas mieux que les autres ce qui se passe quand les événements se précipitent. Rabut, porteur aussi de cauchemars partagés avec Bernard et d'autres. Rabut, qui voudrait « *savoir pourquoi on fait des photos et pourquoi elles nous font croire que nous n'avons pas mal au ventre et que nous dormons bien.* »

Entre les deux hommes déchirés par une haine confuse, Laurent Mauvignier dessine des souvenirs communs. Et des lignes de fuite qui se brisent sur des cadavres trop nombreux, sur des trahisons, sur de profonds malentendus. *Des hommes* ne parle que de cela : des hommes. Avec leurs ambitions déçues, leurs erreurs tragiques, leur insondable bêtise. Notre insondable bêtise.

Laurent Mauvignier
Des hommes
Double
288 pages, 8,50 €



Le testament sulfureux de Jacques Chessex

Jacques Chessex est mort en octobre 2009. Il était en pleine forme. La preuve par le roman qu'il venait d'achever. Il y donne un coup de jeune à une de ses vieilles obsessions, l'alliance de la grâce et du péché. Dans les derniers mois de Sade, maître incontesté en transgressions diverses, l'écrivain suisse trouve un sujet à sa mesure. Sexe, pestilence, décrépitude, tout est là. Avec en supplément, et jusqu'à nos jours, les aventures du crâne du maudit (ou divin, c'est selon) marquis. L'histoire d'une quête prolongée par un narrateur qui tente, à la première personne, de se faire passer pour l'auteur lui-même et se trahit par une date : « *Un matin, c'était la première semaine de novembre 2009* »... Jacques Chessex était enterré depuis plusieurs jours. À moins qu'il ait survécu à travers ce livre qui franchit les limites de la vie et de la mort ?

Le dernier crâne de M. de Sade s'ouvre par un chapitre en forme d'avertissement. Une manière de dire : attention, ce que nous nous préparons à vous raconter est affreux. Mais nous le faisons que pour la bonne cause : « *C'est le tableau de ces scènes que nous faisons là, dans l'espoir que ce spectacle agira sur la conscience de nos lecteurs comme un épouvantail hideux, et décidément dissuasif.* » Le romancier joue au naïf et emprunte les arguments en vertu desquels les exécutions capitales doivent se faire en public pour rendre meilleurs, ou au moins plus craintifs, ceux qui y assistent.

En 1814, enfermé à Charenton depuis onze ans, Sade a 74 ans. Il bande encore. Mou, certes, et sous l'action de godemichés de plus en plus volumineux, maniés avec énergie par la jeune Madeleine Leclerc, initiée à la sensualité quand elle avait douze ans – elle en a seize maintenant, et n'a pu qu'accroître sa science du plaisir.

Abjection, votre Honneur ? Oui, mais le lecteur était prévenu...

La partie se joue aussi autour du célèbre reclus. Le jeune docteur Ramon s'attache à son patient le plus sulfureux, lui promet que, selon son désir, et contre tous les usages de Charenton, son corps ne

sera pas autopsié. Que sa tombe ne portera pas de croix. L'abbé Geoffroy, pour sa part, a conscience, nourri par sa (mauvaise ?) foi et par les manifestations démoniaques qui entourent Sade, de surveiller un monstre.

Celui-ci meurt le 2 décembre. La messe est dite – au sens propre, tant pis pour les volontés de l'impie majuscule. Le corps n'est pas autopsié, promesse tenue, celle-là. Mais l'abbé Geoffroy plante une croix sur la tombe qu'il asperge d'eau bénite, devant Ramon. « *L'Église qui triomphe d'un cadavre* », songe le médecin. Une surprise : l'eau bénite ne se transforme pas en vapeur sous l'effet des flammes de l'enfer qui, sans doute, doivent se tordre sous terre.

Quatre ans plus tard commence la deuxième partie de l'histoire. Le cimetière de Charenton est réaménagé, le docteur Ramon récupère, à l'ouverture de la sépulture, le crâne de Sade. Se le fait subtiliser par le docteur Spurzheim qui l'emprunte, en promettant de le rendre, au prétexte d'études. Il ne reviendra jamais. Mais les rebondissements ne sont pas terminés. Comme les œuvres continuent à vivre même sous la censure, le crâne prolonge la carrière de Sade. Il chauffe comme un four. Il rend fou celui qui en avale un fragment. Il diffuse une lumière surnaturelle. « *Et le crâne du marquis court.* »

La tentation est grande, en raison de sa publication posthume et des échos testamentaires qu'il recèle, de prendre *Le dernier crâne de M. de Sade* pour le meilleur livre de Jacques Chessex. Si ce n'est pas le cas, il n'en est pas loin.

Jacques Chessex
***Le dernier crâne
de M. de Sade***
Le Livre de poche, 5 €
Parution le 6 avril



Olivier Rolin à Bakou, chronique d'une mort postposée

Tous ses amis avaient déconseillé à Olivier Rolin de séjourner à Bakou en 2009. Par sa faute : dans *Suite à l'hôtel Crystal*, un ouvrage précédent, il avait mis en scène son suicide (« *en tout cas celui d'un personnage qui porte mon nom* ») cette année-là, dans un hôtel de Bakou. L'esprit de contradiction a fait le reste : « *La multiplication de ces affectueuses mises en garde fit évidemment naître en moi l'idée que je devais à tout prix me rendre à Bakou en 2009, et y demeurer assez longtemps pour laisser à la fiction de ma mort sur les bords de la Caspienne [...] une chance raisonnable de se réaliser.* » Le voici donc, lesté d'ouvrages sur le thème de la mort, face à la possibilité de sa propre fin...

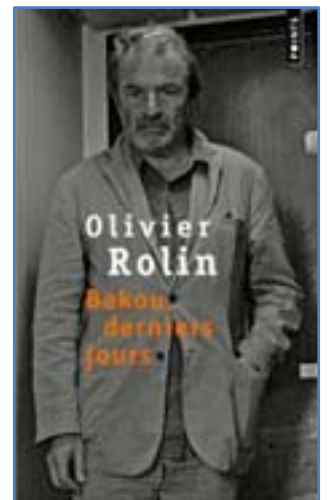
Malgré l'argument de départ, *Bakou, derniers jours* n'a rien de dramatique. Bien au contraire, on y rit souvent. Olivier Rolin joue avec l'idée de ce suicide sans faire semblant d'y croire. Il l'envisage comme une issue romanesque à un voyage paresseux, au cours duquel il se laisse happer par des rencontres, des images, des souvenirs. Ses pensées sont souvent vagues. Des réflexions lui viennent en marchant « *comme sans y penser, ou plutôt au gré de ce soliloque intérieur que se tiennent les marcheurs, et qui est à la pensée ce que le grommellement est à la parole éloquente.* » Les pages s'accumulent, bric-à-brac sans grande organisation qui pousse l'auteur à s'interroger sur ce qu'il est en train d'écrire : « *ce récit que j'écris, que vous lisez, à quoi ça rime ? Et d'abord, qu'est-ce que c'est ? Un journal de voyage, des lambeaux de souvenirs mal cousus entre eux, un testament ? « Un livre sur rien », presque sans sujet, ou dont le sujet reste presque invisible, comme le rêvait Flaubert (mais alors, il faudrait qu'il tienne « par la force interne de son style », et ce serait évidemment présumer de mes forces) ? C'est une promenade sur un fil. Un monologue à basse voix, pour des oreilles patientes, attentives. Une lettre à des amis, connus et inconnus.* »

On voudrait tout citer, tout partager de ce livre, tant le bonheur de s'y trouver est grand. L'écriture fait des vagues, bat comme la Caspienne – une

mer ? un lac ? s'interroge le narrateur, vaguement, bien sûr. Des lectures arrivent en écho. Maeterlinck, Verhaeren et Pierre Mertens passent par là. Des histoires du passé surgissent, qui contiennent, pour plusieurs d'entre elles, la matière de romans. L'espion disparu qui resurgit beaucoup plus tard, par exemple. Ou *Une nuit d'amour de Charles de Gaulle*, inventant la brève liaison du général avec une chanteuse lyrique après l'opéra auquel il assista à Bakou.

Olivier Rolin ne développe guère, laissant au lecteur le soin d'imaginer la suite. Comme les chats qu'il observe, il est économe de ses mouvements. Mais « *ils ont l'air de savoir ce qu'ils font ici, eux* » – au contraire de lui. Économe des quelques mots qu'il connaît en russe, aussi, dont il range les plus jolis dans son « *petit tiroir à mots agréables* ». Économe de descriptions qu'il expédie en quelques lignes – et quelles lignes ! Mais il n'est pas avare des doutes et des questions qui relancent sans cesse son récit. *Bakou, derniers jours* est un ouvrage qui échappe à toute définition simpliste. Et qui marquera longtemps les esprits.

Il est difficile de se sentir plus vivant qu'en lisant l'histoire de cette mort annoncée et manquée – tant mieux pour les prochains livres d'Olivier Rolin.



Olivier Rolin
Bakou, derniers jours
Points, n° 2571
160 pages, 6,50 €

Anne Wiazemsky, enfant de l'après-guerre

Claire a 27 ans, un fiancé et elle est la fille de François Mauriac. Elle a besoin d'oublier tout cela, de devenir elle-même. « *Claire souhaite que l'on reconnaisse en elle une ambulancière de la Croix-Rouge, une combattante.* »

En 1944, alors que la guerre se termine avec des soubresauts violents, un intermède parisien pendant lequel elle retrouve sa famille lui pèse. Mais sa section de la Croix-Rouge l'appelle après le 8 mai 1945, se prépare à faire mouvement vers l'Allemagne.

L'occasion lui est offerte de quitter le rôle pour lequel elle semblait faite, d'abandonner un chemin trop bien balisé.

L'occasion d'être libre...

En août, elle est à Berlin, ville défaite où les survivants meurent de faim. Elle habite avec cinq autres jeunes femmes dans le réfectoire d'un ancien collège de garçons. « *La vie à Berlin est passionnante à condition de ne pas être berlinois* », écrit-elle à sa mère en septembre. D'ailleurs, peu de temps après, elle est logée plus confortablement, bénéficiant d'un privilège dont elle a conscience, mi-coupable, mi-consentante. Puis c'est la rencontre, décisive, avec Yvan Wiazemsky, dit Wia, officier français d'origine russe qui n'a jamais entendu parler de François Mauriac.

L'anecdote est rafraîchissante. Pas suffisante, bien sûr, pour engendrer l'amour. Mais le reste suit, malgré l'absence de points communs – ou grâce à cette absence. Les premières années de bonheur enfuies, les différences apparaîtront plus grandes, créant une distance au lieu du rapprochement initial. Ce sera après la naissance de *Mon enfant de Berlin*.

Anne Wiazemsky est cet enfant, alors que Claire espérait un fils.

Et elle raconte, en fait, l'histoire de ses parents. Elle entremêle les lettres et le journal de sa mère avec des transitions où elle imagine les scènes. Il est difficile de savoir ce qui l'emporte, de la réalité ou de la fiction.

Mais il est de bon ton d'affirmer que le roman impose sa vérité. Surtout quand, comme ici, c'est le cas. Grâce à l'écriture ciselée d'Anne Wiazemski, les pages plus personnelles se mêlent adroitement aux sources authentiques.

Sur les deux plans, réalité et fiction, la ville de Berlin est bien plus qu'un décor.

Elle est en tout cas, pour Claire et Yvan, une ville adoptée dans un choix délibéré. Ils se sont rencontrés là, c'est là qu'ils veulent vivre. C'est là aussi que doit naître leur premier enfant. L'accouchement a été confié à un médecin allemand, comme une évidence – et tant pis si l'évidence se teinte ensuite d'une couleur moins plaisante quand le médecin est arrêté, jugé et exécuté pour ses crimes de guerre.

L'époque est celle d'une transition, entre la fin de la Seconde guerre mondiale et le début de la guerre froide. On ne pense qu'à la reconstruction. Reconstruction d'une ville et construction d'un bonheur qui efface bien des souffrances, avec sans doute un brin d'égoïsme.

Mais c'est une leçon de vie, comme il s'en écrit sans qu'il soit nécessaire de peser le pour et le contre sur les plateaux de la balance d'une hypothétique justice.



Anne Wiazemsky
Mon enfant de Berlin
Folio, n° 5197
272 pages, 5,70 €

La croisière s’amuse, ou presque : ça sent les vacances nez au vent

Vous n’avez pas les moyens de partir en croisière ? Vous n’êtes pas les seuls. Pas grave : vous êtes invités pour une croisière mystère à vivre par procuration, c’est-à-dire sans les ennuis que connaîtront les personnages dans l’océan Indien, départ à Durban, arrivée à Mombasa, et entre les deux pas mal d’inattendu. Il y aura un mariage et un enterrement (une immersion, plus précisément). Un crime. Des fêtes tous les soirs. Des endroits inconnus à visiter. Brad Pitt en *guest star*. Une quasi-faillite. Du soleil. Un cyclone. Tout le quotidien d’une navigation hasardeuse, les petits bonheurs et les gros emmerdements. Bref, on ne s’ennuie pas un instant.

On embarque ?

On embarque !

Le ton est donné par les titres de chapitres, genre (pour citer le premier, ils sont tous sur le même registre) : « Où le professeur Korb se fâche avec Dalida ». Un petit air à la Jules Verne pour un voyage plus excentrique qu’extraordinaire. Les passagers, destination dépaysement, découvrent en même temps que nous l’*Imperial Tsarina*, un paquebot vieillissant appartenant à un armateur (forcément) grec – associé à un Russe (forcément) louche –, commandé par Shrimp. Qui, en réalité, s’appelle Santucho, mais tout le monde utilise son surnom.

À l’animation, un insupportable Massimo Pajetta, polyglotte approximatif et braillard qui programme Dalida tous les jours à la même heure (d’où le titre du premier chapitre). Du moins au début. Car, très vite, il est obligé de jouer une partie plus fine : ce soir, on improvise. Avec un certain talent. Et mieux on le connaît, plus on l’apprécie.

Dans la foule bigarrée qui habite le labyrinthe de l’*Imperial Tsarina*, quelques visages nous deviendront plus familiers que d’autres. Et d’abord ce professeur Korb dont il a déjà été question, un des conférenciers chargés de fournir l’indispensable touche culturelle à une croisière. Scientifique de haut niveau mais pédagogue hors

pair, il a perdu sa femme et ses financements. Il se sent donc mis à l’écart dans la vie normale et compte bien profiter de ce break pour se refaire une santé mentale. L’autre conférencier, Angelo Romano, un prêtre pas tout à fait excommunié mais presque, est à peu près dans la même situation. Tous deux sont très intelligents. Et sensibles à beauté féminine, ce qui donnera du piquant à leur présence.

D’autres personnages méritent également un coup de projecteur. L’espace de cet article ne nous le permet pas.

Dans les cinq cents pages du roman, en revanche, on a tout le temps de les fréquenter, et il y a lieu de s’en réjouir. Ils sont les ressorts d’un livre à rebondissements qu’on ne lâche pas.

Hervé Hamon avait, avant *Paquebot*, publié vingt-cinq ouvrages qui ne semblaient pas le préparer à l’exercice du roman, qu’il aborde pour la première fois à la soixantaine. On se souvient notamment des *Intellocrates*, un essai écrit avec Patrick Rotman qui avait fait du bruit au début des années 80. Ce qu’on sait moins, à moins d’être passionné par le sujet, c’est qu’il a beaucoup écrit sur la mer et les bateaux. Le décor était planté, il restait à le faire vivre. C’est réussi.



Hervé Hamon
Paquebot
Points
463 pages, 8 €

Victime collatérale d'une dépression

Gilles déprime. Il ne se passionne plus pour rien, ce qui convient mal à son métier de journaliste. Depuis trois mois qu'il va mal, ses amis se sont éloignés. Et Éloïse, qui partage sa vie, s'interroge. Tous ceux qui voudraient l'aider l'énervent par leur tendance à raconter « leur » dépression. Comme si c'était la même chose ! Victime du mal de l'époque, Gilles se réfugie à la campagne du côté de Limoges, chez sa sœur Odile. Là, même les plaisirs simples goûtés dans le passé se refusent à lui. Rien ne semble pouvoir le ranimer. Sinon l'intérêt soudain que lui porte la belle Mme Silvener, épouse d'un notable et reine de la ville. Quand elle entreprend de l'aimer, Gilles ne voit plus qu'elle. Et ses soucis s'évanouissent comme ils étaient venus.

Françoise Sagan raconte la mutuelle attirance charnelle comme personne. Gilles et Nathalie sont poussés par des forces auxquelles ils résistent d'autant moins qu'elles les dépassent – et qu'elles ont, entre autres vertus, celle de guérir Gilles. Mais Françoise Sagan raconte aussi comme personne les ambiguïtés d'une relation installée dans une période de faiblesse et de résurrection. N'étant pas vraiment lui-même, le journaliste n'a pu laisser entrevoir à sa nouvelle maîtresse ce que pourrait être leur relation. Veule et instable, comme le dit Jean, son meilleur ami, Gilles n'est pas long à retomber dans ses habitudes passées et à refermer les portes qui avaient laissé entrer un peu d'air frais. Pour le malheur de Nathalie.



Françoise Sagan
**Un peu de soleil
dans l'eau froide**
Le Livre de poche,
n° 32145
245 pages, 6,50 €

Alain Blottière fait son cinéma

Au moment où sortait *L'armée du crime*, le film de Robert Guédiguian, Alain Blottière publiait un roman qui évoquait lui aussi le « groupe Manouchian », comme on l'a appelé. Des actions menées en France par des résistants, souvent jeunes et d'origine juive, jusqu'à leur arrestation et leur exécution en février 1944, en passant par la filature exercée par la police française, la trame historique est connue. C'est donc dans le traitement des faits qu'on trouvera les vraies raisons de lire *Le tombeau de Tommy*.

Le romancier a imaginé un... cinéaste qui réalise un long métrage sur le sujet. Il a choisi de centrer le récit sur Thomas Elek, alias Tommy, dix-neuf ans en décembre 1943, dans une cellule de Fresnes. Le romancier réel et le cinéaste fictif ont lu tous deux les documents à leur disposition, en particulier le livre que la mère de Thomas a publié trente ans plus tard, ainsi que les lettres de son fils. Mais la tension dramatique naît surtout de la manière dont Gabriel, le jeune homme qui joue le rôle de Tommy, est habité par son rôle. Acteur non professionnel, il investit le personnage au point de se confondre avec lui. De se perdre dans un destin qui n'aurait pas dû être le sien. Le réalisateur observe la transformation de Gabriel avec culpabilité. « *Gabriel ne parvenait pas à revenir de son tombeau* », dit-il en sachant qu'il l'y a placé...

Les scènes du film, son tournage et les événements qui l'inspirent se succèdent, se mêlent et se superposent. Les échos qui circulent entre les différents niveaux de narration font de ce livre une superbe analyse des rapports humains.

Alain Blottière
Le tombeau de Tommy
Folio, n° 5203
256 pages, 5,70 €



David Boratav recrée Istanbul

Beyoğlu, qui, avertit l'auteur, se prononce Bèyoûlou, est un quartier d'Istanbul. Le narrateur en est très éloigné. Pas seulement parce qu'il vit à Londres. Surtout parce qu'il ne se sent plus, malgré ses origines familiales, originaire de cet endroit. Le turc lui est devenu si étranger qu'il l'appelle « *l'autre langue* ». Aussi se trouve-t-il surpris de l'insistance mise par un employé du consulat de Turquie à Paris, où il s'est rendu après la mort de son père, à lui fournir un nouveau passeport. « *Trois semaines plus tard, le passeport était dans ma boîte aux lettres. Je le feuilletai pour m'assurer qu'on ne m'avait pas confondu avec un autre et, en parcourant le document à couverture bleu marine, constatai que j'étais devenu un autre : sur la page était agrafée la même photo que sur mes papiers français, avec la même barbe clairsemée et le même air ahuri, sortie du même Photomaton du XXI^e siècle. Mais en page deux, dans la case « religion », quelqu'un avait écrit Müslüman comme s'il s'était agi d'invalider le passeport en brouillant l'identité de son propriétaire.* »

L'homme vit dans une incertitude provoquée par le manque de sommeil – le Crabe, comme il dit. Le rêve et la réalité se confondent parfois, malgré un long traitement aux résultats médiocres. Il décide de se rendre à Istanbul où sa mère, qui s'y est installée, a décidé qu'il viendrait la voir. Poussé dans le dos, le voici donc errant dans la ville de son enfance, où le présent se superpose approximativement au passé. Tout a changé, et pourtant rien n'est différent. Le séjour se fait comme sous hypnose. Aux émeutes vécues autrefois répond un tremblement de terre suite auquel il adopte un étrange comportement. Mais le retour à Beyoğlu, arrosé de raki, lui fait échapper au Crabe. Pour la première fois depuis longtemps, il dort bien. Et retrouve une certaine lucidité.

Le premier roman de David Boratav semble conjurer des peurs anciennes. Chercher et trouver l'apaisement. A travers des scènes au fort pouvoir évocateur, *Murmures à Beyoğlu* nous place au cœur des contradictions vécues par son narrateur. Une sensibilité aiguë aux lieux et à ce qu'ils représentent fait partager des émotions fortes.



David Boratav
Murmures à Beyoğlu
Folio, n° 5188
400 pages, 6,80 €

Fermine en guerre

Victorien Mars n'a pas de chance. Malgré son nom, il n'aime pas la guerre.

Le voici pourtant dans les tranchées de Verdun. Il monte au feu sous les ordres d'un criminel sadique prêt à abattre un combattant au moindre signe de défaillance. Maxence Fermine, avec la grande économie de moyens qu'on lui connaît, donne la parole à Victorien, plus tard. Revenu de l'horreur, et à nouveau intégré à la vie, heureux grâce à la rencontre avec une infirmière.

La sobriété du roman rend plus dure encore la réalité de la Grande Guerre. Quand les hommes n'avaient plus aucune valeur. Quand les généraux en faisaient de la chair à canon. Quand la discipline était devenue absurde. Quand, malgré tout, l'imagination pouvait restituer des moments de grâce.

L'amitié fournit quelques armes contre le désespoir, avant que la mort frappe aveuglément, plaçant les noms des amis et de la crapule sur le même monument. Un autre beau roman sur la boue et le sang.



Maxence Fermine
Les carnets de guerre de Victorien Mars
Le Livre de poche, 6 €
Parution le 6 avril

Sepúlveda, à ses camarades...

Ce roman de Luis Sepúlveda est dédié « *À mes camarades, ces hommes et ces femmes qui sont tombés, se sont relevés, ont soigné leurs blessures, conservé leurs rires, sauvé la joie et continué à marcher.* » Une explication s'impose. Quand Salvador Allende devient président du Chili en novembre 1970, il incarne l'espoir d'une gauche à laquelle appartient Luis Sepúlveda, 21 ans à ce moment. Militant aux Jeunesses communistes, il est, comme beaucoup d'autres, arrêté après le coup d'État du 11 septembre 1973 qui place Augusto Pinochet au pouvoir. Emprisonné, condamné à vingt-huit ans de prison, Sepúlveda est libéré en 1977 mais contraint de s'exiler. La démocratie ne reviendra dans son pays qu'en 1990, mais Pinochet y restera encore huit ans commandant en chef de l'armée.

Cette petite piqure de rappel permettra de mieux comprendre le propos de l'écrivain dans un ouvrage certes de fiction mais hanté par *L'ombre de ce que nous avons été*. De ce que Sepúlveda et d'autres ont été, avant et après cette année 1973 qui a tout changé. Comment ils ont « *continué à marcher* »... C'est, d'une certaine manière, leur histoire qu'il raconte.

Dans un hangar dont le toit résonne sous la pluie qui arrose Santiago, Lucho Arancibia fait des mots croisés en attendant Cacho Salinas. Celui-ci a été chargé d'acheter des poulets. Lolo Garmendia est en retard. Quand ils sont réunis tous les trois, en comploteurs, ils peuvent évoquer leur passé, l'exil qui les a transformés et leur seul projet d'avenir : attaquer une banque, qui n'est d'ailleurs pas une banque. Un quatrième homme, le spécialiste, doit se joindre à eux. Mais Pedro Nolasco González, dit Pedrito, ne viendra pas. Le geste de colère de Concha, qui a jeté par la fenêtre, et sur sa tête alors qu'il passait sous la fenêtre, un vieux tourne-disque, lui a été fatal. Un accident. Une malencontreuse coïncidence. Puis la décision irréflectible de Coco Aravena, le compagnon de Concha : il téléphone au numéro trouvé sur le cadavre, va au rendez-vous. Le voici en compagnie des trois autres personnages. Ils ne lui sont pas tout à fait inconnus. Les hasards de l'existence avaient déjà provoqué une rencontre, dont le souvenir est assez désagréable. Une autre hasard, une autre ren-

contre, et voici qu'émerge, derrière un mur d'un bar topless, une fortune autrefois mal acquise dont il est temps de faire un meilleur usage.

Le récit chemine comme l'histoire d'un cambriolage moral. Les préparatifs sont minutieux, et décrits avec précision. Ils sont cependant moins importants que la raison pour laquelle cet argent a autrefois été caché. L'explication ne viendra qu'avec la découverte d'une lettre laissée là par Pedrito. Elle vaut son pesant de révélations sur la manière dont un anarchiste peut, même mort, travailler avec la police.

La police, car il s'agit aussi, vaguement, d'une enquête policière – d'abord autour du cadavre de Pedrito, puis des raisons de sa présence –, est représentée par un couple exemplaire. L'inspecteur Crespo, proche de la retraite, avait de la sympathie pour Pedrito et les affaires dans lesquelles il avait trempé autrefois, avec sa morale rigoureuse d'anarchiste. Il est accompagné par une jeune adjointe, Adelita Bobadilla, « *toute fière d'appartenir à la première promotion de policiers aux mains propres, ceux qui en 1973 n'étaient pas encore nés ou étaient trop petits pour pratiquer la torture ou s'allier aux narcotrafiquants* ». Elle est moins encline que son chef à enfreindre les règles du service, mais se laissera aisément convaincre du sens réel de cette enquête particulière.

Il y a ici quelque chose d'un bon tour joué à la société telle qu'elle a fonctionné, qu'on l'a laissée fonctionner, quand on ne l'encourageait pas, pendant les années de dictature. Dans le cambriolage moral, c'est le mot « moral » qui compte. Luis Sepúlveda est le justicier même pas masqué qui rappelle à propos la valeur des idées et combien il peut être essentiel d'y rester fidèle.

Luis Sepúlveda
L'ombre de ce que nous avons été
 Traduit de l'espagnol (Chili)
 par Bertille Hausberg
 Points
 160 pages, 5,50 €



Une impossible quête des origines

Qui suis-je ? Gregor Liedmann s'est toujours posé la question. Non sans raisons. Son premier souvenir remonte à la fin de la Seconde Guerre mondiale. « *Il fait nuit, tout est noir, il est assis entre deux personnes dans la cabine d'un camion. Il y a une femme à sa droite, et à sa gauche un gros homme qui conduit. La femme doit être sa mère, et le gros homme son grand-père Emil.* » Nous savons déjà qu'il ne s'agit ni de sa mère, ni de son grand-père. Dans un premier chapitre hallucinant, Hugo Hamilton a raconté le bombardement de Berlin dans lequel Gregor a disparu, soufflé par deux tonnes d'acier. Et comment Emil, près de Nuremberg, a mis dans les bras de sa fille, qui pleurait sans cesse la mort de son enfant, un petit garçon de trois ans qui avait perdu ses parents. Pour remplacer Gregor, pour diminuer le chagrin, pour donner à Maria une raison de vivre. Emil a fait promettre à sa fille de garder secrète la substitution, de n'en parler à personne, pas même à son mari, alors au front.

Gregor a grandi comme le fils du couple. Mais avec, en lui, une gêne croissante. Quand il regardait les photos de sa famille, il y cherchait les différences plutôt que les ressemblances. Dans un miroir, lui-même en était venu à ne plus se reconnaître. *Comme personne*, sans attaches qu'il aurait pu accepter, il est parti. Après avoir été à deux doigts de tuer ceux qui disaient être son père et sa mère. Puis il a erré en Europe, au Canada, est devenu musicien, s'est marié avec Mara. Daniel est né. Gregor est reparti, abandonnant les siens dans l'espoir vain de se trouver lui-même.

Aujourd'hui apaisé, la soixantaine, il retrouve tous ses proches dans une ferme désaffectée pour cueillir des fruits. Mara est là. Daniel aussi, avec son amie Juli – ils se préparent à partir au Soudan. Et la demi-sœur de Mara, Katia, avec son mari Thorsten. Une véritable réunion de famille. L'occasion de solder les comptes, ou de voir renaître de vieilles rancœurs ?

Le roman de Hugo Hamilton fait alterner le passé et le présent. Le premier explique en partie le second. Le second donne de nouvelles raisons d'explorer le premier. Dans ce mouvement de va-et-vient permanent, Gregor et Mara, duellistes, pratiquent le fleuret moucheté. Quand Daniel, leur

fils, en est encore parfois à manier le sabre.

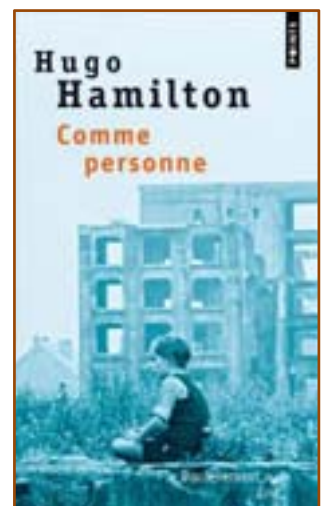
Au fond, le secret a pourri sa vie de Gregor. Et celle de Mara. Et celle de Daniel. Dans l'impossibilité de répondre à la question que nous posions en ouverture – qui suis-je ? –, Gregor s'est inventé une identité juive. Il ne peut rien prouver. Il n'est d'ailleurs pas circoncis, ce qui n'est pas pour autant un contre-argument : sous le régime nazi, la circoncision était l'équivalent d'une condamnation à mort. À partir de quelques mots de celui qu'on appelle l'oncle Max, il a élaboré une explication qui lui apporte une maigre satisfaction. Celle de renforcer sa conviction, si fragiles que soient les bases sur lesquelles elle repose.

Curieusement, quand Gregor s'est lassé de sa quête, Mara a repris le flambeau. Elle est allée voir Maria, a tenté d'en savoir plus. Après la mort de sa belle-mère, elle a rassemblé tous les souvenirs qui pourraient peut-être, un jour, devenir des débuts de preuves...

Entre la réalité, celle que le lecteur connaît depuis le premier chapitre, la fiction en vertu de laquelle Gregor serait issu de ses parents, et tout ce que le personnage principal a utilisé contre les autres, *Comme personne* trace des pistes multiples autour d'une vérité illusoire. Probablement fallait-il épuiser ces pistes, comme dans une enquête policière dont une part importante consiste à « fermer des pistes » pour retrouver, malgré l'absence de réponse définitive, un peu de sérénité.

Cette sérénité naît aussi, à la lecture, des scènes champêtres au présent. La cueillette des fruits à l'occasion de laquelle se rassemblent les personnages donne lieu à de beaux moments d'épanouissement collectif, tout ressentiment provisoirement oublié.

Hugo Hamilton
Comme personne
 Traduit de l'anglais
 (Irlande)
 par Joseph Antoine
 Points
 320 pages, 7 €



William Boyd

au bord de la Tamise

Adam Kindred est climatologue. Les expériences menées dans la plus grande chambre à brouillard du monde, qu'il a aidé à concevoir pour une université privée de l'Arizona, ont prouvé la justesse de ses théories. Mais, en une occasion, une étudiante l'a accompagné au-dessus du nuage artificiel et, avec l'impression divine de dominer la nature, ils ont fait l'amour.

L'étudiante passionnée l'a fait savoir et la vie d'Adam s'est très rapidement écroulée. Démission, divorce, sa carrière américaine est derrière lui. Il ne peut que tenter de rebondir en Grande-Bretagne, d'où il venait. Et briguer un poste de chercheur auquel ses compétences devraient lui permettre d'accéder.

De nouvelles perspectives s'ouvrent devant lui après l'entretien d'embauche auquel il vient de se soumettre. Londres est une ville agréable et la Tamise possède des vertus apaisantes. Finalement, l'avenir ne s'annonce pas si mal.

Mais la tempête arrive sans prévenir. Une rencontre dans un restaurant avec un allergologue, des documents que celui-ci y oublie et qu'Adam lui rapporte, il n'en faut pas davantage pour plonger le personnage principal dans une intrigue effrayante. Assassin présumé, poursuivi par un tueur, en possession de renseignements dont il ignore la signification, Adam se cache dans un petit terrain vague au bord du fleuve et se dissimule dans des buissons où il aménage un abri précaire.

Précaire : telle est désormais sa condition.

Pour survivre, il retrouve les réflexes des premiers hommes – son prénom l'y prédispose peut-être.

Il ne laisse aucune trace. Ne téléphone pas. N'utilise pas sa carte de crédit. Se laisse pousser la barbe. Tout en se demandant ce qui lui a valu de tomber dans un piège qu'il n'a pas vu s'ouvrir devant lui.

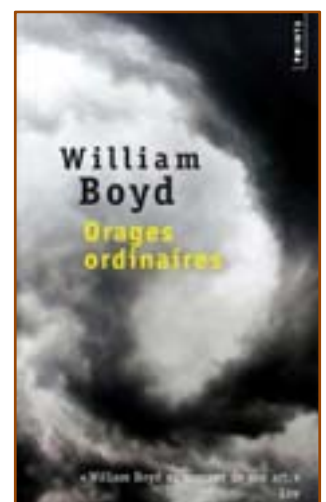
Orages ordinaires est un thriller empli de menaces et qui aborde, comme d'autres écrivains, on pense en particulier à son compatriote John Le Carré, l'ont fait avant William Boyd, certaines dérives de

l'industrie pharmaceutique.

Des enjeux financiers énormes poussent une société à tricher et à se débarrasser de témoins gênants. L'intrigue est menée avec savoir-faire. Elle tient l'inquiétude du lecteur à un niveau élevé. Elle oblige Adam à faire fonctionner son intelligence dans un registre inédit pour comprendre la situation et échapper – peut-être – à la mort.

Orages ordinaires est aussi un livre qui repose sur une géographie précise. La ville est explorée sous des aspects peu connus. Elle s'articule autour de la Tamise et de communautés singulières : un immeuble qui a connu des jours meilleurs, l'étrange secte de John Christ, la police fluviale... Adam y est un SDF peu banal. Il côtoie d'autres personnages dont la vie a pris des virages dramatiques. Au plus profond de la misère, la solidarité et la violence forment un couple indissociable. La seconde a souvent le dessus sur la première.

Mais le héros possède des ressources qu'il ne soupçonnait pas lui-même et s'adapte à son improbable aventure.



William Boyd
Orages ordinaires
 Traduit de l'anglais par
 Christiane Besse
 Points, n° 0000
 512 pages, 8 €
 Parution le 7 avril

Haruki Murakami : écrire et courir

Sur sa tombe, s'il en a une, Haruki Murakami voudrait qu'on inscrive : « *Ecrivain (et coureur). Au moins, jusqu'au bout il n'aura pas marché* ». On comprend cette volonté. Il aura donné le meilleur de lui-même dans la course de fond, sans jamais se prendre pour un champion. Avec la même discipline stricte qu'il applique à l'écriture, il parcourt des kilomètres à l'entraînement avant de participer à son marathon annuel, doublé souvent d'un triathlon. Il se demande pourquoi il en est arrivé à considérer cet exercice comme une nécessité, malgré ses contraintes. La course est devenue à ses yeux une métaphore de la vie, et une activité parallèle à l'écriture, avec laquelle elle a beaucoup en

commun. Le talent ne suffit pas : la persévérance, voire l'obstination, sont aussi des qualités indispensables au romancier. À l'écrivain de fond, pourrait-on dire.

Pour connaître Haruki Murakami, la lecture de cet ouvrage est indispensable.



Haruki Murakami
**Autoportrait
de l'auteur
en coureur de fond**
Traduit du japonais
par Hélène Morita
10/18, n° 4420
224 pages, 7,40 €

Le blognovela de Hernán Casciari

Il faut arrêter de rêver : Mirta Bertotti n'existe pas. Heureusement, en un sens. Elle a tellement de problèmes que personne ne voudrait l'aider à les supporter. Ce personnage de fiction est pourtant devenu l'héroïne populaire d'un blog créé, imaginé par Hernán Casciari. Après la telenovela brésilienne ou mexicaine, voici donc le blognovela argentin. Pourquoi pas ? Cette femme qui a la cinquantaine et qui vit dans une famille de fous à l'intérieur de laquelle elle fait presque figure de mère raisonnable raconterait donc son quotidien, agrémenté de sel et de poivre, voire de piment, ingrédients sans lesquels tout cela serait bien fade.

Au fil des jours et des « posts », Mirta se construit donc. Décrit ses trois enfants, son mari, son beau-père, tous les proches qui l'entourent et l'envahissent. Raconte sa pizzeria, son voyage en Patagonie. Fournit tous les détails que vous n'aviez pas demandés sur la sexualité des uns et des autres.

On comprend très vite que la forme – le blog – est ici très secondaire. Seuls comptent les

rebondissements, comme dans tout bon roman populaire qui se respecte. L'auteur a de l'imagination, est capable d'appuyer sur les ressorts dramatiques, histoire de faire rebondir l'action dans une direction inattendue, puis de rattraper son sujet au vol et de le relancer ailleurs. Cela se lit sans déplaisir et, si l'on est bon public, on rira même deux ou trois fois. Mais on est dans le divertissement, pas dans la littérature.



Hernán Casciari
**Un peu de respect,
j'suis ta mère !**
Traduit de l'espagnol
(Argentine)
par Alexandra Carrasco
Le Livre de poche,
n° 32107
384 pages, 6,95 €

Au plus intime du couple

Thomas Bradshaw se pose de grandes questions. « *Qu'est-ce que l'art ?* », se demande-t-il en ouverture du roman dont il est, un peu, le héros. Une année sabbatique plus tard, il n'est pas certain que le trille joyeux d'un oiseau entendu en rentrant à la maison lui fournisse la réponse. La vie de Thomas, comme celles de son épouse Tonie et de leur fille Alexa, comme celles des autres membres de la famille, parents, beaux-parents, frères, belles-sœurs, etc., traverse pendant cette période une parenthèse lourde de sens.

Rachel Cusk, dont *Les variations Bradshaw* sont le septième roman, pratique pourtant une écriture toute de légèreté. Les changements de tempo y sont pour beaucoup, inscrits dans un rythme plus ample comparable à celui qui conduit l'exécution d'un morceau de musique. « *Il faut penser à une horloge. Imaginez-vous à l'intérieur d'une horloge. La musique, c'est le mécanisme* », explique son professeur de piano à Thomas. Car celui-ci, retiré pour quelque temps du marché du travail, consacre maintenant du temps à cette ancienne passion contrariée. Tout en regrettant de n'être pas plus doué.

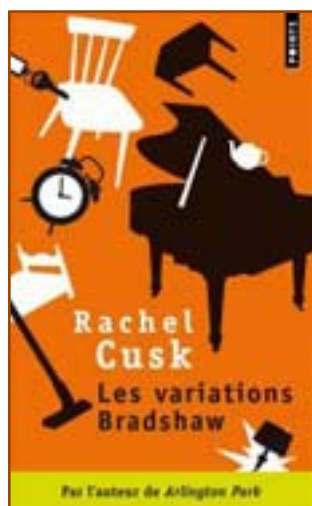
Tonie a accepté, à contrecœur, de prendre la direction du département d'anglais de l'université. Elle y perd pas mal de liberté en raison d'horaires contraignants. Mais l'inversion des rôles, Thomas à la maison et Tonie à l'extérieur, pourrait donner un nouvel équilibre au couple.

Les bulles de temps heureux alternent avec les arrêts sur les soucis. Ni les unes ni les autres ne sont précisément définis. Ils arrivent sans prévenir, au détour d'une pensée vagabonde dont la romancière excelle à débusquer les embardées. Chaque page, ou presque, offre des embryons de réflexions qui retiennent l'attention et ralentissent la lecture. Et qui, en même temps, inscrivent le roman dans la marche globale du monde.

Deux brefs exemples, pour ne pas abuser : « *Quelque chose a changé. Ou plutôt : a été perdu. Cette découverte la fait sursauter* »...

Ou : « *L'atmosphère se charge soudain d'amertume et d'une sensation*

d'échec comme elle n'en avait pas ressenti depuis sa dernière visite »... Ces ponctuations servent le récit et en renforcent la réalité par la perception de sentiments intimes, parfois décalés. Tous les personnages sont ainsi saisis dans ce qu'ils disent le moins, ne s'avouent qu'à eux-mêmes, troublés par ce qui leur vient à l'esprit. Et, du même coup, nous troublent.



Rachel Cusk
Les variations Bradshaw
Traduit de l'anglais par Céline Leroy
Points, n° 2570
285 pages, 7 €

Une simple clef de consigne

La mystérieuse Randi a fait une brève apparition dans la vie du narrateur, lui confiant à Copenhague une clef de consigne qu'elle n'est jamais venue rechercher.

Des années plus tard, il la retrouve, la suit, finit par la connaître mieux.

Il découvre aussi dans son passé une page obscure pour elle-même, qu'elle cherche à élucider. En éveillant les échos des années terroristes allemandes, magnifiquement restituées dans le lointain, Jens Christian Grøndahl bâtit une histoire d'amour impossible et émouvante.



Jens Christian Grøndahl
Les mains rouges
Traduit du danois
par Alain Gnaedig
Folio, n° 5208
192 pages, 5,70 €